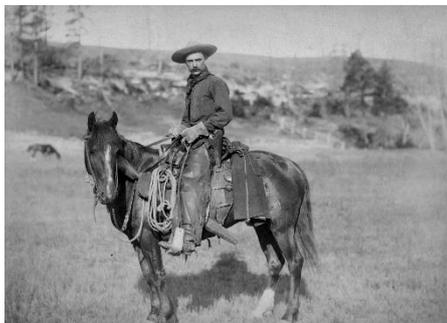


Le Cow+boy



Le **cow-boy** ou **cowboy**, de l'anglais *cow*, « vache », et *boy*, « garçon », qui signifie « vacher » ou « bouvier » en français, est un garçon de ferme s'occupant du bétail bovin dans les pays anglo-saxons de grands espaces comme le *Far West* américain et l'*Outback* australien.

Cette profession dérive de celle de *vaquero*, en vogue au Nouveau-Mexique aux XVI^e siècle et XVII^e siècle, mais s'en distingue en ce sens que ces derniers ne sont pas des ouvriers agricoles. En effet, au XIX^e siècle les élevages de l'Ouest alimentaient l'ensemble du pays ; le

cow-boy avait donc pour mission de conduire les bêtes à travers le sud des Grandes Plaines, en l'absence de chemin de fer. Cette transhumance, qui cessa aux alentours de 1890, a donné du cow-boy une image d'homme libre, solitaire et nomade, en certains points éloignée de la réalité.

À la fin du XIX^e siècle et tout au long du XX^e siècle, de très nombreuses œuvres littéraires (romans, bandes dessinées) et films prirent pour héros des cow-boys courageux, cavaliers euro-américains émérites et tireurs d'élite prêts à dégainer face aux Amérindiens pour sauver la veuve et l'orphelin. C'est ainsi que le cow-boy s'est transformé en un personnage mythique incarnant les valeurs américaines.

Le cow-boy et la conquête de l'Ouest (1848-1890)

Prairie du grand ouest américain

La période qui s'écoule de la défaite mexicaine à la fermeture de la Frontière marque l'apogée du mode de vie des cow-boys. Lors de la ruée vers l'or, de nombreux hommes arrivent en Californie puis dans tout l'Ouest américain. Cet afflux provoque un accroissement de la demande en viande mais, après une tentative réussie de mener les bêtes à Denver, la guerre de Sécession (1861-1865) emporte l'élevage dans la tourmente.

Alors que les cow-boys texans, puis les *rancheros*, sont mobilisés, la terrible sécheresse de 1862-1863 décime les troupeaux livrés à eux-mêmes. Au départ, l'armée sudiste se nourrit de ce bétail, mais le blocus du Mississippi, à l'automne 1863, coupe le dernier débouché des éleveurs qui doivent brader leurs bêtes au Mexique contre le ravitaillement. À la fin de la guerre, le Texas est ruiné, mais bien vite le cheptel se reconstitue : en 1865-1866, 5 millions de bêtes sont à nouveau disponibles.



Au début des années 1860, l'immigration croissante et l'urbanisation des États-Unis conduisent au développement du marché de la viande bovine, surtout sur la côte Est. De plus, les habitudes alimentaires changent, et la consommation de bœuf remplace peu à peu celle de porc, considérée comme un plat de pauvres. Les médecins de l'époque encouragent la population à manger du bœuf. Enfin, il faut pouvoir nourrir les soldats et les Amérindiens de l'Ouest. Le bétail de l'Est ne suffit plus à approvisionner les grands centres où la viande pourrait trouver des débouchés, et les grands abattoirs de l'Est (Cincinnati, Chicago) ont besoin de matières premières. Or le Texas peut répondre à cette demande, mais l'acheminement des bêtes reste problématique. Des tentatives ont été menées dans les années 1850 vers Chicago, Saint Louis et même New York, mais les résultats furent décevants. Dans l'une d'elles, vers la Californie, les animaux n'arrivèrent d'ailleurs jamais à destination.

Cow-boys aujourd'hui

Un marchand de bestiaux de l'Illinois, du nom de Joseph Mc Coy, s'en rend compte et cherche un point d'échange entre les éleveurs et les acheteurs, que l'on puisse joindre sans trop de dangers : il choisit Abilene dans le Kansas, terminus ferroviaire de la *Kansas Pacific Railway*. Il passe un contrat avec la compagnie, puis il développe alors, autour de la ville, toutes les infrastructures nécessaires à la vente et à l'embarquement des bêtes à bord du train qui les conduira vers l'Est : en 1867, les premiers wagons chargés de bœufs partent pour Chicago. Cependant, il reste à amener les bêtes de leur point d'origine jusqu'à cette gare, soit un parcours de près de 1000 kilomètres vers le Nord : c'est là le début de l'aventure qui a rendu célèbres les cow-boys, avec la grande transhumance.



Texas chargement bétail sur la Kansas Pacific Railway à Abilene Kansas 1870.

Si, dans l'imaginaire collectif, le cow-boy est l'Américain « pure souche », WASP parfait, homme libre et droit, la vérité est différente à plusieurs égards.

D'une part, derrière l'image de liberté que la légende associe au cow-boy, celui-ci a un statut subalterne peu enviable, avec des revenus très faibles. Avec le phénomène de regroupement des terres dans l'Ouest, qui appartiennent de plus en plus à de grands propriétaires, se mettre à leur service est alors l'un des rares métiers proposés dans la région et les patrons peuvent trouver de la main d'œuvre, même avec un salaire aussi faible. Les jeunes sont fascinés par la vie de leurs aînés, attirance alimentée par les récits plus ou moins avérés des aventures des cow-boys. En réalité, les cow-boys constituent un groupe méprisé et exploité par les propriétaires de ranchs. Peu payés et sans possibilité d'accès au crédit, ils ne peuvent que rarement devenir propriétaires à leur tour et vivent dans une certaine précarité en dehors des périodes de transhumance.

D'autre part, la faible attractivité du métier n'incite pas les Blancs à prendre cet emploi qui se résume à celui d'un ouvrier agricole aux activités dangereuses. Par conséquent et contrairement aux idées reçues, 45 % des cow-boys sont des gens de couleur victimes des lois Jim Crow qui codifient leur ségrégation raciale et les empêchent d'être associés à la figure emblématique du cow-boy symbole de la conquête de l'Ouest : Noirs (15 % des effectifs sont composés de ces hommes libérés de l'esclavage), métis (15 % également), Mexicains ou indiens composent les 35 000 à 40 000 cow-boys qui empruntent la piste du bétail (*Cattle Trail*) entre 1865 et 1890.

Quoi qu'il en soit, il y eut peu de cow-boys : jamais plus de 40 000, pour une population de 60 millions d'Américains.

Équipements et techniques

On connaît les équipements typiques du cow-boy mais, là encore, celui-ci n'a rien inventé : les techniques utilisées montrent une filiation indiscutable avec les pratiques des ranchos mexicains, ce qui a été largement oublié par la légende, préférant faire du cow-boy un « pur yankee ». Si les *vaqueros* n'étaient rien de plus que des sédentaires au service des animaux, pour les nourrir et les soigner, ils ont donné au ranch américain des techniques et des outils qui ont été repris et adaptés pour la transhumance : les *vaqueros* avaient notamment mis en place le marquage des bêtes au fer rouge.



Comme ils devaient capturer le bétail sauvage, ils ont inventé une corde à nœud coulant portée au bout d'une perche, le *lazo*, qui devient plus tard le lasso que l'on connaît. Long de 9 à 18 mètres, il est fait de corde ou de cuir et son maniement requiert une bonne expérience : sur un cheval au galop, il faut en faire tourner la boucle, puis la jeter sur le cou de l'animal, enrouler aussitôt l'autre extrémité autour du pommeau de la selle, et arrêter sa course sans tomber de cheval.



Au niveau de l'équipement, on trouve l'indispensable chapeau large (« pas sur la tête car il se serait envolé, mais dans le dos, retenu par une lanière »), un héritier direct du sombrero mexicain. Le Stetson est un des modèles les plus appréciés, son feutre indéformable et ses bords larges protégeant bien du soleil ou de la pluie. Il peut même faire office d'abreuvoir ou de cravache. Le foulard (bandana) ou simple mouchoir autour du cou pour se protéger de la poussière, comme les éperons pour diriger le cheval, sont également empruntés aux *vaqueros*. À cela s'ajoutent les bottes et des jambières en gros cuir, les chaparreras, là encore d'origine mexicaine. La panoplie se complète d'un pantalon solide, d'une couverture et d'un ciré, parfois d'un revolver prêté par l'employeur. Très peu de cow-boys ont les moyens de se payer une arme personnelle dont les détonations pourraient effrayer les bêtes, préférant utiliser les fouets pour se faire obéir. « Seuls les chefs chargés de l'encadrement des équipes pouvaient détenir une arme, qu'ils devaient néanmoins laisser à l'entrée des hôtels et des saloons. Alors, si au Far West il arrivait que l'on croise par malheur des individus armés de deux colts, il ne pouvait s'agir que de tueurs à gages ou de redoutables hors-la-loi ».

Mais surtout, le principal outil du cow-boy, c'est son cheval. Un vieux dicton de l'Ouest ne dit-il pas qu'un homme à pied est tout sauf un homme ? C'est sur sa monture que l'on attrape les bêtes pour les marquer, qu'on les dirige dans la *prairie* et qu'on parcourt les longues distances que requièrent la transhumance. Il appartient quasiment toujours au patron car, à près de 300 \$ l'unité, un cow-boy ne peut se payer un tel luxe. Autre élément très important, la selle représente souvent la seule richesse du cow-boy qui a économisé des mois durant pour pouvoir la choisir avec soin : il passe le plus clair de son temps dessus



L'émergence du mythe du cow-boy

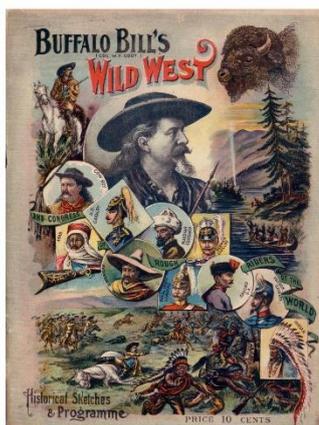
L'invention de la presse à vapeur permet la publication de tirages rapides, et notamment la naissance des *dimes novels* (que l'on pourrait traduire par « romans de quat'sous »), où l'on trouve des « feuilletons » qui jouent un grand rôle dans la mythification du cow-boy. À la fin du XIX^e siècle, le public américain se lasse des aventures de cape et d'épée typiquement européennes. En 1860, Ned Buntline (de son vrai nom Edward Judson) renouvelle le genre. Alors que la guerre civile fait rage, il sillonne l'ouest et rencontre William F. Cody, un jeune éclaireur « vaniteux comme une jolie femme ». Dans le *New York Weekly*, il commence à conter les aventures de celui qu'on appelle désormais Buffalo Bill, en y incorporant les histoires les plus invraisemblables qui circulent dans les saloons de l'Ouest et en les rendant plus « croustillantes ». Le public est séduit et s'arrache cette feuille, et tout le monde cherche à le copier. Le genre donne naissance à un tas de documents de ce type, avec des auteurs prolifiques tels que Prentiss Ingraham ou Edward L. Wheeler.



Les Américains trouvent alors dans le cow-boy une identité nationale : le cow-boy symbolise l'homme habile, courageux, entreprenant et individualiste. Il représente en cela les valeurs fondatrices des États-Unis, mais surtout il est libre dans une prairie qui s'étend à perte de vue, vision d'une frontière sans cesse repoussée et d'un espace illimité qui n'existe plus. La popularité du cow-boy augmente, miroir de l'ambition collective américaine, et l'idée survient alors de le mettre en scène.

Tout d'abord au travers des rodéos, ces concours d'habileté à cheval censés reproduire le *round-up*. Ils apparaissent vers 1880 et plusieurs villes s'en disputent la paternité. Pour le cow-boy, ces événements sont des prétextes pour faire la démonstration de sa capacité à utiliser au mieux sa monture, en attrapant au lasso des bouvillons lâchés dans une arène. À la fin du XIX^e siècle, le rodéo-spectacle devient très populaire, ce qui ne s'est pas démenti jusqu'à aujourd'hui.

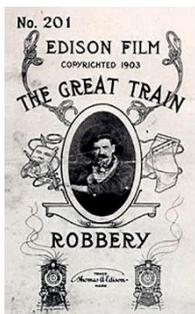
En 1872, Buntline lance le cow-boy sur les planches, grâce à une pièce de théâtre, *The Scouts of the Prairie*, avec, dans le rôle de Texas Jack, un jeune Virginien, John Omahundro. Le succès est immédiat, d'abord à Chicago puis dans toutes les grandes villes. C'est la première « star » cow-boy, qui va en précéder de nombreuses autres...



En 1873, Buffalo Bill sent l'opportunité qu'il pourrait tirer de sa popularité grandissante : il lance le *Wild West Show* en 1883. Pendant trois heures, sous un chapiteau de cirque, les spectateurs assistent à toutes les scènes qui symbolisent l'Ouest : l'attaque du convoi de pionniers, d'une diligence, l'intervention de la cavalerie et le massacre final des Indiens. Selon les témoignages de l'époque, c'était très impressionnant, mais sans avoir les dangers d'une vraie visite dans l'Ouest. En 1886 à New York, le spectacle attire un million de spectateurs. En 1893, 50 spectacles se produisent à travers les États-Unis et, en 1888-1889, il s'exporte avec une tournée européenne, qui sera suivie de nombreuses autres. De plus, Buffalo Bill contribue à la notoriété de son spectacle en recrutant de véritables légendes vivantes tels Annie Oakley (qui pouvait, disait-on, couper, d'une balle, une carte à jouer) et le chef Indien Sitting Bull.

Le phénomène s'amplifie encore avec la publication des histoires de William A. Rogers dans le *Harper's Weekly*, le *Frank Leslie's* et le *Police Gazette*. En 1885, Charlie Siringo, ancien cow-boy, publie ses mémoires, puis Owen Wister sort son roman *The Virginian* en 1902, ouvrage qui se vend à 50 000 exemplaires en deux mois, signe de la popularité du genre.

Les peintures d'artistes comme Charles Russell ou Frederic Remington se taillent aussi un beau succès, par leur volonté de rechercher une inspiration nationale, en rompant avec les thèmes européens.



Enfin, ce sont les balbutiements du cinéma avec, dès 1903, le premier western, *The Great Train Robbery*. Ces premiers films se soucient peu de la réalité historique, mais les décors naturels de l'Arizona donnent un relief jamais atteint aux aventures des cow-boys. Les premiers films muets étant arrivés alors que les grandes transhumances venaient de disparaître, ils sont essentiellement le reflet d'un imaginaire collectif. Beaucoup de westerns ont été tournés depuis (près de 1 700), avec des succès inégaux. Certains sont restés célèbres, tels que *La Prisonnière du désert* (1956), *Rio Bravo* (1959) ou encore *Il était une fois dans l'Ouest* (1968).

Aujourd'hui

Le cow-boy « traditionnel » reste indissociable de l'imagerie de la conquête de l'Ouest : c'est sans doute pour cela que l'image que l'on peut en avoir est plus le produit d'un imaginaire collectif que le miroir de la réalité. En effet, au cow-boy aventureux, aux multiples savoirs, épris de liberté vivant en communauté, courageux, défenseur de la veuve et de l'orphelin, on peut opposer la vie routinière et néanmoins risquée d'un être fruste et solitaire, simple garçon vacher, au service de grands propriétaires. Si l'aventure n'était pas inexistante, elle a largement été exagérée dans les multiples récits de la vie de ces personnages. Grâce à une médiatisation massive (développement du cinéma, ouvrages à grand tirage, etc.) et surtout aux valeurs qu'il représente, il a pu devenir le symbole que l'on connaît aujourd'hui.

De nos jours encore, le cow-boy fascine, et de nombreux Américains continuent à s'identifier à ce personnage, jusqu'à certains dirigeants (George W. Bush dans son ranch, ou Ronald Reagan et sa phrase du 12 août 1987 « J'ai toujours dit qu'il n'y avait rien de meilleur pour un homme que d'être assis sur un cheval. »).

Il existe toujours un personnel pour garder les troupeaux dans les ranchs, qui conserve le cheval, les vêtements et certains accessoires issus du cow-boy originel. Cependant, les cow-boys actuels sont des employés sédentaires qui n'ont finalement que peu de choses en commun avec les hommes qui arpentaient la piste sur des milliers de kilomètres. On appelle également cow-boys les participants des concours de rodéos, qui sont parfois de véritables sportifs professionnels.

